

Sepsi, Enikő; Mihali, Felicia

« J'ai quitté la Roumanie en l'année 2000... » : entretien avec Felicia Mihali

The Central European journal of Canadian studies. 2022, vol. 17, iss. [1], pp. 7-16

ISBN 978-80-280-0288-6 (print); ISBN 978-80-280-0289-3 (online ; pdf)
ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.78036>

Access Date: 22. 02. 2024

Version: 20230517

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



« J'ai quitté la Roumanie en l'année 2000... »

Entretien avec Felicia Mihali

"I left Romania in 2000..."

An interview with Felicia Mihali

Interviewée par / Interviewed by Enikő Sepsi

ES Qu'est-ce qui vous a amené au Canada ? Était-ce une décision consciente de votre part ?

FM J'ai quitté la Roumanie en l'année 2000, après avoir publié trois livres qui ont reçu un excellent accueil. Je travaillais aussi comme journaliste pour le plus grand journal roumain, j'étais amoureuse après un divorce douloureux, et j'étais heureuse. Cependant, quelques années après la chute du régime communiste, j'ai senti que nous, en tant que nation, ne suivions pas la bonne voie. Un individu ne peut pas faire grand-chose contre une société gouvernée par la corruption, la lutte contre les pratiques démocratiques, le ressentiment et la discrimination à l'égard des femmes, des minorités et des religions. Le problème, je pense, avec les gens qui vivent depuis trop longtemps sous une dictature, c'est qu'ils ne connaissent pas la vérité sur eux-mêmes, ni sur le monde d'ailleurs. Pire encore, ils n'acceptent pas la moindre critique. D'une certaine manière, nous vivions encore avec le sentiment d'être les plus courageux, les plus intelligents. Ceausescu n'est pas complètement mort. Il nous avait dit que nous étions la meilleure nation du monde et nous n'étions pas prêts à se défaire de cette conviction. Je me sentais désarmée, impuissante face à cette idéologie persistante, alors j'ai décidé de quitter le pays au moins pour une courte période. Ou peut-être voulais-je juste essayer autre chose, faire mieux ou simplement prouver que je suis vraiment un bon écrivain, et ce pas uniquement selon les normes roumaines.



ES Quelles ont été vos premières impressions sur le pays ? Est-ce que le Canada a changé depuis votre arrivée ?

FM Je savais dès le début qu'il faudrait du temps pour être heureux au Canada. C'était froid, solitaire et étranger. J'avais un accent, j'avais un métier que je ne pouvais pas exercer, je devais recommencer par l'éducation, la langue, la vie. En mars 2000, quand nous avons atterri à Montréal, il y avait encore des montagnes de neige dans la rue, alors qu'en Roumanie, il faisait beau et chaud. Je ne pense pas qu'aucun migrant n'en connaisse beaucoup sur le Canada en faisant le choix de s'y installer. Tout ce que nous savions, c'est que le Canada est le meilleur endroit où immigrer lorsque vous n'êtes pas tout à fait protestant, blanc et anglo-saxon. Nous savions qu'au Canada, la discrimination existe aussi, mais moins qu'ailleurs. D'une certaine manière, les migrants sont émerveillés de vivre dans un pays anglophone avec beaucoup de choses d'origine britannique, la reine en tant que chef de l'État, les feuilles d'érable, le paysage. Une blague dit : « Comment sortez-vous trois Canadiens ivres de la piscine ? Vous leur dites : « S'il vous plaît, sortez de la piscine ». Nous avons beaucoup de clichés de ce genre sur le Canada. Vos réalisations et votre succès, cependant, dépendent de votre capacité à passer outre votre tromperie et à construire votre propre Canada. Le monde entier a changé en 20 ans, pas seulement le Canada. Il y a de plus en plus de racisme, de xénophobie, de discours haineux et de possibilités de les exprimer ouvertement et publiquement, y compris pour des politiciens. L'avantage c'est que le Canada a moins plongé que la plupart des pays. D'une certaine façon, nous avons réussi à conserver une certaine civilité dans nos relations interraciales, à ne pas nous permettre d'entrer dans la frontière des discours haineux. Pour la première fois en 21 ans, j'apprécie d'être dans cette partie du monde. Je comprends ce qu'un mécanisme démocratique réel et authentique pourrait faire pour garder les gens humains et les empêcher de devenir des bêtes dirigées par des instincts primitifs, et combien des lois sages et de pratiques honnêtes pourraient soutenir les minorités en temps de crise.

ES Comment êtes-vous devenue écrivain et d'où vous est venue l'inspiration pour votre premier roman ?

FM J'ai commencé en tant que journaliste et dans les bureaux des journaux, travailler dans la précipitation et les délais m'ont appris l'art d'écrire rapidement et de se borner à l'essentiel. Pas de mots ou de détails inutiles. Plus important encore, n'attendez jamais l'inspiration ! Cela ne vient jamais tout seul. Les idées viennent en composant le texte. Mon premier conseil à tout débutant est simplement d'écrire et de rester simple. Parlez de ce que vous connaissez le mieux. Soyez décontracté. Ensuite, vous verrez ce qui en sort. À l'âge de 30 ans, j'ai finalement terminé mes programmes de premier cycle, car j'ai étudié le français pendant cinq ans, et le chinois et le néerlandais



pendant quatre ans, tout en travaillant pour subvenir aux besoins de ma fille. J'étais une mère célibataire et j'avais désespérément besoin d'un emploi. Mais quand j'ai fini l'école, je me suis retrouvée plus de temps. Au milieu de mon travail de journaliste et de ma vie privée désordonnée dans une ville fatigante, j'ai commencé à noter des détails sur moi, ma famille, ma frustration en tant que femme dans un pays misogyne et patriarcal. Et ça a marché. C'était naturel, c'était vrai et les gens ont adoré. Ils ont ressenti la douleur et la frustration dans mes écrits. C'était *Le pays du fromage*, un livre qui s'est bien vendu même au Canada. Mes méthodes et mes idées viennent inconsciemment. Je n'ai jamais suivi de cours d'écriture créative, je n'ai jamais eu de mentor. J'ai écrit ce que j'aurais aimé lire. De vrais livres sur de vraies personnes. Pour moi, un bon livre doit traiter de la vérité et de certains sujets inconfortables. Ce n'est pas la règle pour tout le monde, je suppose, mais c'est mon cas. Un livre doit remettre en question certaines structures rigides, certaines idées reçues, certains mythes.

ES Parmi vos propres œuvres, en avez-vous une préférée ?

FM La première est *Le Pays du fromage* parce qu'il parle d'un pays ruiné par 50 ans de dictature qui a bouleversé la maigre structure démocratique établie entre les deux guerres mondiales. Après la Seconde Guerre mondiale, la Roumanie est entrée dans un âge sombre, principalement dans la zone rurale. L'action se déroule dans un village désert où la narratrice tente de guérir ses blessures. La deuxième est *Dina* qui parle également d'une jeune femme roumaine maltraitée par un client serbe pendant la guerre civile en ex-Yougoslavie, à la frontière entre les deux comtés. Dina est une métaphore pour beaucoup de femmes roumaines qui n'ont pas pu réussir par elles-mêmes, piégées comme elles le sont par la tradition, la famille et beaucoup de préjugés. Très souvent, ce n'est pas à cause des hommes qu'elles ne peuvent pas réussir mais à cause des femmes qui les entourent, des mères, des voisins, des tantes, des cousins qui font toujours attention à ne pas rompre avec la tradition. Le meilleur endroit pour une femme est toujours à la cuisine. Il y a aussi un autre livre qui s'intitule *Confession to a Computer*, sur une femme abandonnée qui cherche à reprendre confiance en elle en imitant le comportement de son ex-mari, en essayant de conquérir autant de partenaires que possible. L'ironie est que ces aventures d'un soir facilitent sa rencontre avec des hommes gentils et doux qui l'aident à surmonter l'humiliation d'être trompée et abandonnée.

ES Quel livre recommanderiez-vous particulièrement aux lecteurs d'Europe centrale et orientale ?

FM Je pense que ces trois livres parlent particulièrement un langage que les gens pourraient comprendre dans cette partie du monde. L'ère post-communiste a laissé



beaucoup de blessures dans nos cœurs et dans notre vie quotidienne. Nous aspirons à quelque chose de bien, nous voulons être meilleurs, mais nous ne savons pas comment y parvenir. Nous ne pouvons pas admettre que nous ne sommes pas prêts pour cette vie parce que la démocratie, la civilité, les pratiques viennent avec le temps, le respect et la confiance dans la loi et l'ordre. Les gens confondent la grossièreté et le courage, la liberté d'expression et l'offense envers les autres, la corruption et l'entrepreneuriat. Je pense que de nombreux pays d'Europe de l'Est luttent pour devenir meilleurs, mais ils sont abattus par des régimes corrompus, le racisme, la xénophobie.

ES D'où tirez-vous vos personnages ?

FM La plupart de mes personnages sont inspirés par de vraies personnes. Ils pourraient être mon entourage sans les nommer, ils pourraient être des gens que j'ai rencontrés occasionnellement ou des gens dont j'ai entendu parler dans des histoires. Mes livres sont une carte du temps présent, avec des personnages qui pourraient aussi bien être réels, avec leurs rêves, leurs erreurs, leurs échecs. Peut-être que demain mes histoires ne voudraient plus rien dire. Ou ils pourraient encore être quelque chose comme une chronique authentique de nos luttes, de la même manière qu'Arianus a écrit sur la campagne d'Alexandre le Grand en Asie. J'ai aussi un léger penchant pour rendre mes personnages quelque peu cyniques. Comme on dit en roumain, ce sont des gens qui ne se soulent pas à l'eau froide. Mes personnages sont tristes simplement parce qu'ils connaissent la vérité et ne pourraient pas accepter l'illusion que tout va bien quand ce n'est pas le cas. Je pense que ce côté de mon écriture est tiré de la littérature néerlandaise. En tant qu'étudiant en néerlandais, j'ai lu quelques romans étranges venant de ce pays très étonnant. Je me souviens surtout de Multatuli, Simon Vestdijk, Harry Mulish ou Herman Teirlinck, Cees de Jong. Je pense que l'influence littéraire néerlandaise est la plus présente dans ma pratique d'écriture. Le cynisme n'est pas de l'ironie. Le premier vous concerne personnellement, le second concerne les autres. Mes personnages se déchirent leurs propre cœurs.

ES Préférez-vous écrire en français ou en anglais ?

FM Je ne pourrais pas dire. Je suis un écrivain différent dans les deux langues. Le français me permet d'être plus détaillée, de dépeindre les sentiments humains et la contemplation plus précisément. L'anglais est arrivé assez tard dans ma vie et je ne l'ai pas bien maîtrisé, mon vocabulaire est pauvre, donc je dois m'en tenir aux faits et essayer d'être drôle. Cependant, ne pas parfaitement maîtriser une langue peut également être un avantage. Il vous protège de l'excès de contenu et de mots. J'ai appris à être différente et à me réinventer avec chaque nouvelle langue. Beaucoup de choses importantes sont énoncées à travers des mots simples. Mon rêve est d'écrire des livres



plus courts mais plus vrais. L'anglais m'aide beaucoup à atteindre cette brièveté, même si mon dernier livre me contredit. L'un de mes plus longs romans, *Pineapple Kisses in Iqaluit*, est écrit en anglais. Mon excuse pour cela, c'est que j'étais dans le Nord et que j'avais beaucoup de temps devant moi.

ES Comment sélectionnez-vous les œuvres que vous traduisez du roumain en français ou en anglais?

FM À l'exception du premier roman, ça commence généralement par l'intérêt d'un éditeur pour mes livres. Quand je suis arrivée au Canada, j'ai choisi de traduire *Le Pays du fromage*, publié pour la première fois en 1999 en roumain, simplement parce que je croyais que c'était assez bon pour m'aider à être publiée au Canada. Puis, en 2016, j'ai fait *The Darling of Kandahar* en français lorsque Linda Leith Publishing a ouvert une succursale française à sa maison d'édition anglaise et qu'elle m'a invité à le traduire. Le même livre sera bientôt publié en Italie, mais ce n'était pas vraiment ma réussite, mais celle de mon éditeur. En 2020, j'ai publié *A Second Chance* en roumain pour la première fois après 20 ans, un livre qui a d'abord été publié en anglais en 2014, puis en français en 2018. J'ai fait tout ce travail; écrit en anglais traduit en français, puis en roumain. Il en va de même pour *Dina*: d'abord il a été publié en français en 2008, puis en roumain en 2021. Récemment, j'ai traduit mes livres en roumain ou en anglais sur une base régulière, mais seulement les livres qui traitent des histoires actuelles. Les romans historiques doivent attendre des temps meilleurs et une offre solide d'un éditeur étranger.

ES Pouvez-vous penser à certains cas où le processus de traduction pourrait être particulièrement difficile ? Qu'est-ce qui a causé le défi ?

FM Je pense que le processus de traduction peut être très difficile lorsque vous n'avez aucune affinité avec le livre sur lequel vous travaillez. Mon conseil à un jeune traducteur serait de ne jamais accepter un contrat avant de lire le livre. Et même si vous l'aimez, vous devez être sûr que votre style et vos affinités littéraires vont dans cette direction. Je n'accepterai jamais de traduire Proust par exemple, ou Joyce. Ce genre de divagation et d'excès de langage n'est pas dans mon ADN. J'aime les histoires racontées avec peu de mots, en phrases courtes et précises. J'aime les écrivains qui ont aussi été journalistes. Ils informent plus que divertissent. En tant qu'éditeur, j'ai d'abord choisi de traduire les romans de Josip Novakovich en français, un Canadien d'origine croate qui écrit des romans en anglais et qui figurait sur la liste restreinte pour le Prix Man Booker. Ensuite, c'était un roman de David Demchuk, se déroulant à la frontière ukrainienne pendant la Seconde Guerre mondiale. Le plus agréable a été de traduire le recueil de témoignages publié en Écosse sous le titre *Nasty Women*, le terme autrefois



utilisé par Donald Trump pour s'adresser à Hilary Clinton. J'ai adoré travailler sur des femmes écrivains, des auteurs qui sont pour la plupart dans l'industrie de l'écriture, parlant de leurs réserves d'abus, de discrimination, de racisme. C'était facile à lire, facile à traduire. Le plus difficile est l'équivalence parfaite pour certains termes. C'est pourquoi cela aide lorsque vous connaissez le lieu, l'heure, le décor, l'histoire. Par exemple, David Demchuk a utilisé le terme *soupe* dans son roman pour ce que les paysans ukrainiens pouvaient manger à cette époque. Les parents de David étaient ukrainiens, mais il a grandi à Toronto, alors il ne savait pas grand-chose de la cuisine ukrainienne. Je lui ai dit que très probablement les gens mangeaient du *borscht*, et il a accepté. Connaissant les traditions de première main, ce fut un travail très facile et agréable à faire pour moi. Les traducteurs ne peuvent pas toujours sélectionner des livres qu'ils connaissent, mais quand ils le peuvent, c'est la première étape d'un travail pleinement réalisé.

ES Avez-vous essayé de traduire la littérature canadienne en roumain ?

FM Le seul livre canadien que j'ai traduit en roumain jusqu'à présent est le mien, à l'exception d'un roman queer de Vincent Fortier. Tous les trois, *A Second Chance*, *Dina* et *Natural Phenomena* sont sortis en 2021 dans ce qui est maintenant Hashtag Collection à Bucarest, un projet de coédition avec la maison d'édition Vremea, une institution très prestigieuse en Roumanie. Nous avons convenu de publier quatre titres de Hashtag chaque année en traduction à partir du français. J'espère qu'un jour nous pourrions étendre ce projet à d'autres auteurs canadiens. Les deux prochains titres sur ma liste sont Josip Novakovich et David Demchuk, et j'ai vraiment hâte de les traduire. Je connais les livres presque par cœur et je suis certaine que ce travail sera très agréable.

ES Pouvez-vous dire quelques mots sur votre expérience d'enseignement au Nunavut en 2017-2018 ? Comment pensez-vous que cette expérience a façonné votre écriture ?

FM Ma première expérience dans la région arctique remonte à 2009, lorsque j'ai travaillé à Schefferville, une communauté autochtone de 800 personnes dans le Nord du Québec, près du Nunavik pendant un an. Près de 10 ans plus tard, en 2017, j'ai éprouvé l'envie de faire de nouveau une pause et de partir dans une autre forme d'exil, à -52 degrés. Pendant un an, j'ai enseigné le français aux enfants du centre commercial et ce fut l'une de mes plus belles années en tant que professeure. De notre fenêtre, nous regardions Frobisher Bay gelé pendant près de 10 mois par an, les chasseurs sillonnant la glace sur leurs motoneiges, et parfois des ours polaires entrant dans la communauté à la recherche de nourriture. Avec mes élèves, je pouvais faire ce qu'aucun directeur ou directrice n'aurait permis dans une grande ville : leur apprendre à tricoter, coudre



des boutons, réparer des chaussettes, chanter de l'opéra classique, les laisser rester à l'extérieur comme ils le voulaient à -40, creuser des tunnels dans la neige et s'y cacher. De retour à la maison, pendant les longs week-ends ou les confinements du blizzard, je lisais beaucoup sur toutes sortes de sujets nordiques, tels que les chansons et légendes inuites, l'histoire des expéditions britanniques à la recherche du passage du Nord. C'est ainsi que j'ai eu l'idée d'écrire un livre en anglais sur une femme piégée dans la glace de sa propre âme. Les gens viennent dans le nord à la recherche d'argent et peut-être d'un peu de solitude après avoir lutté avec la vie dans le sud.

Mais la vie arctique vous enseigne à quel point il est important de rester proche des gens, de tolérer les autres et de vous rendre tolérable. C'était l'une des expériences dont je suis la plus fière. Au nord, il y a un Canada différent, celui auquel je n'ai jamais pensé : les Inuits, le souvenir éternel de l'expédition de Franklin, la rareté et la tolérance dans le climat le plus intolérant. En revanche, il s'agit de plus en plus d'histoires de migrants parce que le Nunavut est maintenant une société multiculturelle malgré l'éloignement. Les gens viennent de partout à la recherche d'opportunités d'emploi. En tant que territoire le plus jeune créé en 1999, le Nunavut a connu un véritable essor économique. Cela pourrait parfois être contradictoire, car les Inuits doivent s'adapter à tant de coutumes, de langues venant de loin, car ils sont très résilients et ouverts à la nouveauté. Le problème est de ne jamais oublier que nous sommes sur leur terre et d'en être reconnaissants.

ES Le multiculturalisme est souvent répertorié et cité comme une caractéristique dominante et perceptible de la société canadienne contemporaine. Si l'on jette un coup d'œil aux récents lauréats canadiens du prix du livre, beaucoup ont un milieu multiculturel. À votre avis, comment les écrivains multiculturels ont-ils contribué à repenser ou à redéfinir le genre du roman au Canada et au Québec?

FM Je pense que le dernier développement dans le monde universitaire est l'accent mis sur la façon dont nous nous adressons aux gens en fonction de leur sexe ou de leur couleur, et cela va changer le paysage littéraire. Les écrivains, les enseignants, les journalistes font maintenant très attention à ce qu'ils écrivent et à la façon dont ils écrivent, et je salue le fait que nous devons être conscients de l'injustice historique contre certains groupes très marginalisés. Je salue le fait que les minorités obtiennent plus de visibilité dans le domaine littéraire. La plupart des livres provenant des minorités multiculturelles n'auraient pas été publiés il y a quelques années, et encore moins récompensés. La discrimination a longtemps été un fléau et si nous déplorons maintenant la présence d'une grande diversité dans le domaine littéraire, artistique, culturel, alors il faut marcher un seul jour dans la peau d'un artiste, d'un auteur, d'un comédien issu de communautés multiculturelles. Ces nouveaux récits donnent une idée juste de la région du Canada. La littérature ou l'art n'a jamais suivi le rythme des



vrais problèmes sociaux. Les histoires de migrants ou les histoires autochtones sont enfin mises en lumière après la négligence ou la censure existante dans le passé.

ES Existe-t-il une optique d'Europe de l'Est dans le cas des écrivains multiculturels canadiens de ce milieu ? Si votre réponse est positive, quelles sont les caractéristiques les plus importantes de cette optique ?

FM Je n'ai pas lu beaucoup d'auteurs canadiens d'origine d'Europe de l'Est, à l'exception de Josip et David qui sont des auteurs de Hashtag pour cette raison. Mais je pense qu'il n'y a aucune différence entre nous et n'importe quel auteur iranien, indien, chinois, concernant notre façon d'écrire sur la relation conflictuelle avec notre passé, notre nouvelle vie, la façon dont nous nous plaignons des nombreux défis pour nous adapter, survivre et éventuellement prospérer dans ce nouveau pays. Je suppose que nous sommes tous au sommet de la même manière sur la façon dont l'histoire, la tradition, les valeurs familiales nous ont façonnés et comment nous les apportons partout où nous allons. Eux aussi ont certainement écrit un roman comme *Dina*. Eux aussi ont quitté leur propre pays d'Europe simplement parce qu'ils ne pouvaient plus vivre en adéquation avec ses valeurs.

ES Pouvez-vous penser à certains écrivains québécois émergents dont vous avez découvert le travail en tant qu'éditrice et que vous recommanderiez à un public international / spécifiquement d'Europe centrale?

FM Quand j'ai fondé Hashtag en 2018, je pensais plutôt à une maison d'édition dédiée aux minorités ethniques. Je pensais spécifiquement à ce que l'on appelle généralement les minorités audibles, c'est-à-dire les personnes à la peau blanche et un lourd accent. J'ai constaté que l'accent d'une personne pourrait être davantage discriminatoire que la couleur de la peau en ce qui concerne les opportunités d'emploi. Pendant longtemps, il n'y avait pas d'autres critères à remplir sur les documents officiels à l'exception de la couleur de peau. Si votre peau est blanche, vous devriez bien faire en tant que migrant. Cependant, les minorités visibles sont parfois privilégiées pour obtenir un emploi parce que, heureusement, le gouvernement a établi des critères de discrimination positive à leur égard. Ce n'était pas vraiment le cas pour les minorités linguistiques ou sexuelles. Pourtant, la vérité est que le genre (être trans ou queer) ou avoir un accent d'Europe de l'Est pourrait être un obstacle très difficile à surmonter même au Canada. Ce n'est que lorsque je suis devenue éditeur que j'ai découvert combien de critères de discrimination existent et comment les minorités basées sur le genre ou l'accent rencontrent des difficultés à publier ou à obtenir une reconnaissance. Quand nous avons dit que Hashtag voulait publier des auteurs discriminés, les premiers titres qui nous ont été envoyés ne provenaient pas de groupes ethniques



mais de la communauté LGBTQ+. Certains des premiers auteurs publiés étaient trans et queer. Depuis 2018, cependant, je peux voir comment les choses changent et comment l'industrie de l'édition privilégie davantage ceux qui étaient autrefois interdits et négligés. Je suis heureuse de faire partie de cette entreprise révolutionnaire. Je suis donc très impatiente de lire ce que cette nouvelle et jeune génération a à dire, une génération avec moins de préjugés que nous. C'est ainsi que nous avons choisi des auteurs tels que Vincent Fortier, Sébastien Émond, Sandrine Sevigny, Émélie Provost, ou encore Miruna Tarcau. Ils sont très jeunes, encore inconnus, mais très originaux.

ES Qui sont les écrivains que vous admirez/appréciez ?

FM Mes goûts ont été très influencés ces derniers temps par mon travail d'éditrice. Maintenant, je m'intéresse beaucoup aux livres écrits par des Autochtones ou des Inuits comme Lisa Bird-Wilson et Thomas Highway ou Tania Tagaq. J'ai pris l'habitude de lire des ouvrages de non-fiction, des essais sur des questions sociales ou historiques, comme ceux écrits par Noah Richler ou Kamal Al-Solaylee. En plus des classiques littéraires canadiens tels que Munro et Atwood, voici des livres qui m'ont aidé à mieux comprendre le Canada contemporain.

ES Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

FM Ces dernières années, j'étais très intéressée par la traduction, de et vers trois langues. Pour la première fois, j'ai traduit des livres écrits par d'autres, et ce fut une expérience très enthousiasmante (attention, excitante en français, sauf à l'oral, reste d'ordre sexuel) pour moi. En tant qu'auto-traducteur, j'ai pris plus de liberté avec mes propres livres ; je suis allée jusqu'à réécrire certains paragraphes. Quand il s'agit d'autres, il faut être le plus proche possible de l'œuvre originale et c'était un défi pour moi. Je comprends que ce nouveau défi a fait de moi un meilleur auteure aussi. J'ai eu le courage de commencer un nouveau livre intitulé *The Bigamous Woman*, sur une femme migrante à Montréal qui divorce de son mari pour l'homme qu'elle aime, mais elle reste coincée entre ces deux hommes. Elle est comme toute personne migrante qui vit entre le passé et le présent. J'aimerais aussi beaucoup écrire à nouveau un livre en roumain, mais aussi simple que cela puisse paraître, il me faudrait beaucoup de temps pour m'habituer à nouveau à ma langue maternelle en tant qu'outil créatif et littéraire. Peut-être devrais-je rester en Roumanie un moment pour entendre le dialecte de la rue, pour lire de nouveaux auteurs. Je dois dire que je reporte ce moment par peur que ce soit mon dernier livre, comme si je rentrais enfin à la maison, à travers le corps, l'esprit et le langage.



ES Comment la pandémie de COVID-19 a-t-elle affecté votre travail d'écrivain et d'éditeur ?

FM La pandémie ne m'a pas beaucoup affecté en tant qu'écrivain, si ce n'est pour le mieux. En tant qu'éditeur, j'ai été plus affectée en raison de la fermeture des magasins et des librairies. Mais en tant qu'écrivain, j'ai lutté. J'ai eu plus de temps pour rester à la maison, ce que j'ai toujours désiré. Ou peut-être que c'était une façon de me protéger, de rester à l'écart de la tourmente, de ne pas être déprimée ou effrayée par l'avenir. Heureusement, ma famille et moi avons été épargnés par la maladie ou la mort. J'avais un travail et une belle maison où je pouvais passer le long confinement hivernal. Je suis très reconnaissante de cela, parce que peu de gens dans le monde ont eu la chance de passer le confinement à écrire et à lire dans un endroit confortable. La pandémie m'a fait réaliser une fois de plus à quel point j'étais chanceuse de vivre au Canada. Je me sentais protégée, je me sentais en sécurité. En temps de crise, vous comprenez où vont vos allégeances.

Née en Roumanie, l'écrivaine, journaliste et professeure **FELICIA MIHALI** est diplômée en philologie (1995) et en études chinoises et néerlandaises (1997) à l'Université de Bucarest. Elle vit au Canada depuis l'an 2000 et a obtenu des qualifications académiques en histoire, littérature anglaise, littérature comparée, histoire de l'art et cinématographie à l'Université de Montréal. Elle écrit en français et en anglais. Son premier livre en français, *Le Pays du fromage*, est publié en 2002 aux éditions XYZ. S'ensuivront six autres romans. En 2012, elle publie son premier livre en anglais, *The Darling of Kandahar*. Le livre a été nommé pour les Canada Reads en 2013 et traduit en italien. Après *A Second Chance*, sorti en avril 2014 et traduit en roumain, son dernier roman, *Pineapple Kisses in Iqaluit*, a été publié en 2021. Elle est la fondatrice et présidente des Éditions Hashtag. <http://www.feliciamihali.com/>

ENIKŐ SEPSI a obtenu son doctorat à la Sorbonne en 2003 et est actuellement doyenne de la Faculté des Lettres de l'Université Gáspár Károli à Budapest en Hongrie.